

---

## La ville, la montagne et la frontière : histoire d'un déclassement. Puigcerdà du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

Marc Conesa

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6862>  
DOI : 10.4000/cdlm.6862  
ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013  
Pagination : 151-168  
ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Marc Conesa, « La ville, la montagne et la frontière : histoire d'un déclassement. Puigcerdà du xiv<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 86 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6862> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6862>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# La ville, la montagne et la frontière : histoire d'un déclassement. Puigcerdà du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

Marc Conesa

---

- 1 L'objectif de cet article est l'étude d'un déclassement urbain dans l'espace frontalier pyrénéen de l'époque moderne. Par déclassement urbain s'entend la rétrogradation d'une ville dans la hiérarchie urbaine d'une région déterminée. Cette hiérarchie est généralement fondée sur des critères démographiques. Ceux-ci sont généralement accessibles<sup>1</sup> et plus faciles à comparer que les autres facteurs de différenciation, qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux<sup>2</sup>. Toutefois, si le recours aux données quantitatives participe d'une analyse « *etic* »<sup>3</sup> des villes, les déclassements urbains sont également des expériences vécues qui invitent à déplacer partiellement le poste d'observation au « ras du sol »<sup>4</sup>. Là, le mot change. Le déclassement devient déclin. Il constitue cette fatalité naturelle qui affecte, pense-t-on, tout un chacun : individu, ville, royaume, civilisation<sup>5</sup>. Mais, ce déclin n'est-il pas encore plus évident aux frontières ? Ces espaces ne permettent-ils pas, en effet, de comparer les différences et les changements, réels ou supposés, qui transforment chaque côté de la limite ? L'étude simultanée des changements de souveraineté et d'une ville semble ainsi inviter à une lecture croisée des expériences vécues et des données quantitatives dans un espace maîtrisable et bien documenté. De ce point de vue, la Cerdagne apparaît comme un terrain d'enquête privilégié pour trois raisons qui sont développées ci-dessous et résumées ici : c'est un espace frontalier entre la France et l'Espagne, changeant par deux fois à l'époque moderne de souveraineté et fortement caractérisé par une présence urbaine greffée sur une montagne méditerranéenne.

## Un terrain frontalier

- 2 Située sur la bordure méditerranéenne de la chaîne pyrénéenne, la Cerdagne est une plaine d'effondrement, longue de quarante kilomètres et large de quinze. Elle semble

comme suspendue à 1 300 m d'altitude entre la France et l'Espagne (fig. 1). Orientée nord-est sud-ouest, elle facilite la circulation des hommes et des marchandises à travers les Pyrénées. Passage donc, elle est aussi barrière lors des conflits entre les deux royaumes. À deux reprises, ce territoire change, entièrement ou partiellement, de souveraineté : de 1463 à 1493, la Cerdagne est placée sous administration française ; en 1659, elle est partagée entre la France et l'Espagne. La frontière se déplace alors du nord vers le sud. L'importance stratégique et commerciale de cette région motive, au Moyen Âge, la fondation d'une ville royale, Puigcerdà. Chargée de contrôler la circulation des blés pour garantir le ravitaillement de sa population, la frontière militaire et les flux commerciaux, elle est fortement dotée de privilèges. La « greffe urbaine » prend rapidement. Une abondante documentation est produite sur et par la ville. Elle éclaire deux niveaux distincts : à grande échelle, les archives de Puigcerdà saisissent ses relations avec les villages environnants ; à petite échelle, la ville est attelée à la Catalogne et à la monarchie hispanique. Elle se trouve prise dans des filets documentaires où les recensements fiscaux sont nombreux et précoces.

## Une réussite urbaine liée à la frontière

- 3 La Catalogne est un terrain privilégié de l'enquête démographique en raison du nombre important de dénombremments fiscaux qui couvrent l'ensemble de son territoire<sup>6</sup>. Ils témoignent de la volonté politique de dénombrer les hommes pour répartir l'impôt. Manipulée avec précaution<sup>7</sup>, cette documentation permet de saisir l'évolution du réseau urbain catalan. Le dossier est connu. Il entend expliquer la situation actuelle, où Barcelone domine, par les héritages du passé<sup>8</sup>. Le reprendre à partir de Puigcerdà vise pour objectif d'articuler l'évolution régionale avec celle d'une localité confrontée au déplacement de la frontière.
- 4 Du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, Puigcerdà apparaît d'abord comme une ville qui compte démographiquement, économiquement, politiquement. À l'échelle de la Cerdagne, elle concentre environ le tiers de sa population au début de l'époque moderne. Elle se place ainsi au sommet d'une structure de peuplement formée d'une kyrielle de petits villages dont la très grande majorité compte moins d'une vingtaine de foyers, contre dix à vingt fois plus pour Puigcerdà. C'est donc un poids moyen au milieu de lilliputiens. À l'échelle de la Catalogne, Puigcerdà occupe entre le cinquième et le dixième rang des agglomérations les plus peuplées entre le milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. La ville en retire une certaine fierté. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, sa chronique urbaine, le *Dietari*, la décrit comme « bien construite [...] ronde et bien fortifiée » et rien de moins que la « la plus importante de Catalogne après Perpignan »<sup>9</sup>. Mais cette affirmation de puissance est aussitôt saisie par le doute. Le secrétaire de la ville fait état, dans le même texte, des pertes démographiques depuis la peste du milieu du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle. La politique de la ville entend, dès lors, chercher à renouer avec la puissance passée alors que celle-ci paraît ébranlée. Dans cette perspective, la frontière constitue une véritable rente de situation pour réaffirmer sa place et ses droits.
- 5 Du point de vue commercial, Puigcerdà profite pleinement de sa situation de plaque tournante, captant une partie des droits d'entrée sur les marchandises circulant entre la France et l'Espagne et en participant aux échanges entre la montagne et la plaine. Elle exporte les draps et les grains, comme les laines, les peaux, et les troupeaux en direction des grandes cités catalanes (Barcelone, Girona et Lleida). C'est même, selon

Daniel Coulon, l'un des principaux centres de production drapière au bas Moyen Âge. Elle produit 10 % des draps recensés en Catalogne, presque autant que Perpignan (15 %)<sup>10</sup>. Cette dynamique économique explique l'importance, disproportionnée, des maîtres du drap et de la laine, qui concentrent à eux-seuls 75 % des métiers déclarés<sup>11</sup>. Elle montre une structure économique fondée sur l'élevage et ses dérivés, plus rémunérateurs car moins taxés que les productions agricoles et manufacturières<sup>12</sup>. Cette mainmise s'exerce directement – la ville possède plusieurs pacages – et indirectement à travers un système de crédits et de baux à cheptel où les notaires de Puigcerdà jouent un rôle essentiel au plus grand bénéfice des hommes de la ville<sup>13</sup>.

## Les privilèges, la ville et le roi

- 6 Cette réussite tient en grande partie aux privilèges que la ville reçoit du pouvoir. Fondation royale, Puigcerdà est représentée aux *corts* chargés de voter l'impôt<sup>14</sup>. La politique royale dépend en effet des moyens financiers négociés avec les représentants des villes royales formant le *braç real*. Ce consentement à l'impôt n'est pas sans contrepartie. Les villes obtiennent des privilèges pour leur participation à la politique de la monarchie hispanique. Aux *Corts* de Cervera (1359) par exemple, l'aide financière demandée pour mener la guerre contre la Castille est explicitement subordonnée à la confirmation des privilèges pour tous les hommes de Catalogne<sup>15</sup>. Les *corts* de Montsó en 1585 sont une autre occasion d'obtenir de nouvelles concessions alors que le conflit avec la France fait rage. La guerre est donc rentable, littéralement, car elle permet de soutirer des privilèges, qui coûtent finalement peu à la royauté à brève échéance, mais qui peuvent rapporter beaucoup aux villes qui les obtiennent. Celles-ci sont le plus souvent à l'origine de ces textes. En 1513, Charles I<sup>er</sup> (le futur Charles-Quint) accorde une série de concessions à Puigcerdà<sup>16</sup>. Toutes ont été l'objet d'une supplique écrite présentée au roi qui y répond favorablement. Les privilèges sont donc produits par la ville pour asseoir sa position localement et confirmés par le souverain pour financer ses opérations. Bien que majoritairement produits au bas Moyen Âge (70 % des 116 privilèges répertoriés datent des XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles ; 10 % sont produits entre 1500 et 1600), ces documents sont l'objet d'une intense utilisation tout au long de l'époque moderne. Fréquemment copiés, régulièrement convoqués aux procès qui opposent la ville et ses voisins, constamment réinterprétés, ils sont au cœur du statut juridique, des finances et des identités urbaines. La principale difficulté est, nous semble-t-il, de dépasser l'apparente immobilité de ces textes, drapés dans une tradition taillée sur mesure, pour comprendre leur rôle de premier plan dans les pratiques sociales économiques et politiques. Pour cela, il est nécessaire de saisir leur condition de production, inséparable de l'invention d'un contexte visant à asseoir la ville et sa domination locale.
- 7 Dans cette perspective, la défense de la frontière constitue le principal socle de légitimité de Puigcerdà. En effet, si la monarchie hispanique ouvre de nouveaux fronts dans toutes les directions, elle se désengage partiellement de ses anciennes frontières, laissées en « sous-traitance » aux acteurs locaux, aux premiers rangs desquels figurent les villes et leurs milices, dans les Pyrénées comme en Sicile<sup>17</sup>. Puigcerdà est ainsi chargée de défendre le territoire et d'abriter les habitants des villages en temps de guerre. Elle doit, dans un premier temps, construire et entretenir des murailles<sup>18</sup>. Cette obligation est imposée en échange des privilèges fiscaux et commerciaux censés

permettre la construction et l'entretien des enceintes. Ainsi, dès 1291, Jacques II de Majorque autorise, sur la requête du conseil de la ville, le droit de lever une imposition pour financer les travaux<sup>19</sup>. Un autre privilège, daté de 1387, définit l'aire territoriale des villages qui doivent contribuer aux coûts des fortifications de la ville<sup>20</sup>. Au XVI<sup>e</sup> siècle, ces privilèges militaires sont réaffirmés. Est d'abord rappelé que les « paysans royaux comme ceux des seigneurs de ladite terre de Cerdagne soient forcés en temps de guerre comme en temps de paix de participer aux dépenses de réparation des murailles et aux logements des troupes »<sup>21</sup>. La ville entend ainsi lever des corvées pour la protection qu'elle impose. Le caractère coercitif de cette domination doit être souligné. Il est légitimé par un contexte utile, et habilement relayé, de razzias endémiques qui servent les prétentions territoriales de la ville.

## Des menaces taillées sur mesure et des grains

- 8 Le *Dietari* de la ville identifie une vingtaine d'épisodes belliqueux habilement mis en récit par la ville<sup>22</sup>. *Bandolers*, huguenots et Français sont tour à tour désignés ennemis de la ville, ce qui accentue l'effet de convergence entre l'État impérial, qui pourchasse successivement ces trois menaces, et les petites villes assises sur la frontière, qui font de même. Or, on ne peut que souligner la part de manipulation et la part d'exagération dont profitent les villes-frontières. Manipulation d'abord, car Puigcerdà affirme que ses ennemis sont les mêmes que ceux combattus par la monarchie hispanique alors même que la différence entre Français, huguenots et brigands ne semble pas toujours facile à établir sur le terrain. Exagération ensuite, car la ville semble délibérément amplifier les menaces dans des mises en scène épiques où elle se donne le beau rôle. Par exemple, en « L'an 1511, au mois de septembre, entrèrent en Cerdagne 3 000 Français qui venaient de Navarre et qui vinrent jusqu'à l'auberge de Camagros, près de l'auberge de la Morera [située au sud de la ville], et ceux de la ville y résistèrent vaillamment et en escarmouchèrent et tuèrent quelques-uns et ainsi [les Français] s'en allèrent sans faire d'autre dommage »<sup>23</sup>. Trois mille hommes s'abattant contre une ville qui doit compter tout autant d'habitants ne feraient ainsi aucune victime, aucun dégât, et se laisseraient chasser par quelques cavaliers sans autre forme de résistance ?
- 9 Avec cette part d'exagération et de manipulation, le *Dietari* n'est-il pas, à sa naissance au début du XVI<sup>e</sup> siècle, une œuvre de circonstance, tordant la réalité pour la mettre au service de la ville, qui se trouve dès lors en situation de demander davantage de privilèges à une monarchie dont elle apparaît comme le principal soutien dans cette zone menacée ? En tout cas, l'utilisation de ces menaces légitime pleinement la domination sur la campagne. Celle-ci s'exprime directement sur les réserves frumentaires. Puigcerdà obtient de la monarchie le monopole du commerce des blés et, en cas de disette, ce dont elle décide, elle dispose également du droit de procéder à des réquisitions forcées dans les greniers villageois. Pour cela, elle opère des inspections, appelées *manifests dels blats*, et des expéditions armées pour, officiellement, mettre les grains à l'abri. Cette prédation frumentaire, qui n'est pas sans équivalent en Méditerranée<sup>24</sup>, apparaît avant tout comme une nécessité économique face à un problème démographique. Puigcerdà est presque sans terroir. Celui-ci s'étend au XVIII<sup>e</sup> siècle sur 15 km<sup>2</sup>, et sans doute moins de la moitié au XVI<sup>e</sup> siècle. Or, au regard de cette superficie, la population de ville est monstrueuse : elle équivaut au quart puis au tiers des habitants de la Cerdagne entre le XIV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle alors qu'elle ne dispose que

d'un pour-cent de sa superficie. Les relations entre la ville et ses voisins sont dictées par ce fait statistique. Il est commun à plusieurs territoires<sup>25</sup>. La variété des réponses conjoncturelles ne masque pas la permanence d'un problème structurel. Le ravitaillement des villes est un fait spatial total<sup>26</sup>. Mis en espace, les *manifests* rédigés par les hommes de la ville sont le miroir de la dépendance frumentaire de Puigcerdà mais aussi de son emprise sur les villages voisins (fig. 2). Celle-ci n'est pas figée. Elle se redessine en fonction des rapports de force. En 1642, elle se tient, par exemple, en retrait des villages situés à l'est de la ville pour ne pas s'exposer aux armées françaises qui occupent la zone. La date n'est pas anodine. De la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, perdure une longue période de difficultés qui frappent une ville située en première ligne des changements politiques, militaires et économiques.

- 10 La frontière change en effet de nature et de tracé au cours de cette période. Le contrôle du territoire échappe à la ville tandis que les menaces changent. Elles ne sont plus limitées à des bandes armées formées de quelques dizaines d'individus. Ce sont de véritables armées réglées qui entrent en scène et se logent chez l'habitant. Aux razzias à cheval succèdent les sièges au canon. Puigcerdà cède à trois reprises : elle tombe en 1658, 1678 et 1705. À cette date, les murailles sont rasées jusqu'aux fondations, un quartier entier est détruit pour permettre l'édification d'une citadelle, le fort Adrien, chargé de contrôler la ville, désormais nue et en partie abattue. La soumission de la ville se voit. Elle est physiquement dominée. Des cartes sont levées par les ingénieurs français. Elles épinglent la ville comme une belle prise destinée à être exposée. Cette soumission s'entend également. Le fort porte le prénom du vainqueur, Adrien-Maurice de Noailles, gouverneur du Roussillon et l'un des artisans de la défaite de la Catalogne<sup>27</sup>. Au terme de la guerre de Succession (1714), la citadelle est rasée lorsque les troupes françaises quittent Puigcerdà. Les gravats demeurent. Ils ravivent le souvenir des défaites. Face aux signes du déclin, le *Dietari*, si emphatique sur les victoires de Puigcerdà au temps des *bandolers*, est totalement muet sur la défaite, depuis la défaite, et pendant une dizaine d'années<sup>28</sup>. La ville est aphone.

## Le déclin au miroir des Lumières

- 11 Ce silence des sources consulaires semble assourdissant. D'autres écrits paraissent en même temps que s'affirme un courant réformateur dans la ville. Il participe de cette nébuleuse des Lumières et réunit aussi bien des membres de la Sociedad economica de Puigcerdà<sup>29</sup>, que des officiers royaux<sup>30</sup> et des religieux<sup>31</sup>. Tous ces écrits convergent. Ils identifient les mêmes causes à la « *decadència* », proposent les mêmes réformes pour atteindre le même objectif : rétablir la richesse et la prospérité de la ville. Ce courant s'apparente à celui des arbitristes du Siècle d'or. Mais, autant ceux-ci s'adressent encore au roi pour guérir l'Espagne de la maladie du déclin<sup>32</sup>, autant ces rénovateurs s'adressent à l'intendant de Catalogne, devenu le véritable interlocuteur de la ville. La figure royale, encore si proche au XVI<sup>e</sup> siècle, paraît désormais inaccessible.
- 12 Ces écrits se composent de trois facettes. La première présente les fondements de la richesse passée. Elle repose sur trois piliers : une population nombreuse, l'industrie drapière et le grand commerce. Pour Dom Josep de Cruïllas, Puigcerdà comptait plus de 6 000 habitants « *útiles para el trabajo* » ; Venise, Gênes et le Levant sont les destinations commerciales des draps produits dans la ville<sup>33</sup>. Pour Thomas Bresson :

Il est sûr et certain que dans les siècles antérieurs ont prospéré dans cette ville et ses environs, des fabriques de laine en tel nombre et perfection qu'elles formaient une branche d'industrie très considérable avec laquelle se maintenait un commerce florissant dans les échelles du Levant<sup>34</sup>.

- 13 Dans un deuxième temps, ces textes inventorient les causes du déclin. L'utilisation des mêmes expressions établit une filiation d'un texte à l'autre. Chaque document s'inscrit dans la lignée de ses prédécesseurs. Ils insistent sur les guerres, les pestes et les tremblements de terre. Ce sont donc les instruments de la providence qui ébranlent d'abord la ville. La découverte des mondes extra-européens est aussi invoquée. Elle aurait provoqué le dépeuplement de la ville<sup>35</sup>. Viennent ensuite les faits de frontières. Ils prennent la forme des incursions huguenotes du XVI<sup>e</sup> siècle et de la contrebande qui appauvriraient Puigcerdà au XVII<sup>e</sup> siècle. Le XVIII<sup>e</sup> siècle ajoute une couche supplémentaire de nature économique et sociale, en insistant sur la désindustrialisation de la ville. Le nombre d'artisans ne cesse de décroître. L'industrie est ruinée, alors qu'elle était considérée comme la principale source de richesse de la ville<sup>36</sup>.
- 14 Enfin, les textes du XVIII<sup>e</sup> siècle sont aussi les promoteurs d'idées nouvelles. La notion de progrès s'y affirme clairement. L'horizon de la « *decadència* » n'est pas indépassable, même s'il s'agit, avant tout, de renouer avec un âge d'or lointain et imaginé. Le passé récent demeure un non-dit. Sans cesse, la réalité urbaine contemporaine semble mise à distance<sup>37</sup>. Elle paraît même secondaire. En effet, ces textes s'intéressent de manière superficielle à sa spécificité. Certes, ils dénombrent le nombre de métiers à tisser, la population est aussi évaluée, ses anciennes gloires sont rappelées, mais son histoire récente est tue, son espace physique est ignoré. Les causes et les explications qui sont analysées conviendraient aussi bien à Puigcerdà qu'à Valladolid<sup>38</sup>. La formation des élites explique la constitution d'une pensée unique, aveugle des singularités locales. Issues des mêmes collèges, elles chaussent les mêmes lunettes<sup>39</sup>. Les propositions de réformes qu'elles défendent sont emblématiques de cette unité de point de vue qui opère, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un renversement du système de représentations entre la ville et la campagne.
- 15 Une fois encore, les œuvres se ressemblent. Les réformes qu'elles proposent sont tournées vers la campagne. Les auteurs citent leurs sources<sup>40</sup>. Elles s'inscrivent dans le puissant courant physiocrate de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>41</sup>. La démonstration est connue. Elle est réglée comme une mécanique parfaitement huilée. Les terres ne produisent pas assez, car les instruments de labour sont inadaptés<sup>42</sup>. La fumure manque aussi<sup>43</sup>. Il faut accroître le cheptel vif. Pour cela, il faut développer les prairies artificielles et mettre fin aux pratiques collectives qui immobilisent une grande partie des espaces disponibles<sup>44</sup>. L'intensification de la production de fourrages générerait alors l'augmentation du cheptel. Celui-ci permettrait de fumer davantage les terres. Il faciliterait aussi le développement de l'industrie textile en produisant davantage de matières premières<sup>45</sup>. Mais la ville n'est en aucun cas concernée. Même la production de draps paraît réservée à la campagne, car les sociétés urbaines sont corsetées par les règlements de métier<sup>46</sup>.

## La ville et la montagne : l'éloignement

- 16 Au cœur de cette mise à distance de la ville, se trouve une claire conscience d'un déclassement économique. Il ne se limite pas aux causes invoquées par les esprits éclairés, qui détournent les yeux de la ville pour ne regarder que le monde des champs. Trois autres facteurs interviennent au premier plan. Le premier est un net recul du contrôle de l'élevage. Brisée, défaite, et soumise à un nouvel impôt, Puigcerdà doit, pour s'en acquitter, vendre une partie de ses pacages en 1715<sup>47</sup>. D'une certaine façon, la ville s'éloigne de la montagne, comme certaines villes méditerranéennes perdent leur accès à la mer et leur ancrage aux réseaux commerciaux<sup>48</sup>. En second lieu, l'établissement de petits centres notariaux dans les villages rivaux prive la ville de sa position centrale : les transactions liées aux troupeaux et à leurs produits ne passent plus nécessairement par Puigcerdà. Cette concurrence se répercute dans la structure sociale et économique de la ville. La proportion de chefs de famille vivant des métiers de laine chute vertigineusement (de 75 % à 20 % entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle) tandis que les villages environnants profitent, au contraire, de la désurbanisation de cette activité. Parallèlement, se dessine une paupérisation de la population. Le nombre de journaliers double dans la ville au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors même que la population décroît, de 40 %, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>.

## Une relative rétraction démographique

- 17 Cette trajectoire est à contre-courant de l'évolution régionale. À l'échelle de la Cerdagne, le poids relatif de Puigcerdà diminue. Dans le cens de 1359, Puigcerdà concentre près de la moitié de la population locale. En 1379, la ville compte 654 feux. Ils constituent 37 % du nombre de foyers fiscaux déclarés sur l'ensemble de la Cerdagne. En 1553 comme en 1595, cette proportion tombe à 30 %. En 1787, la ville représente moins de 10 % des habitants de la Cerdagne. La ville chute quand les villages profitent d'une croissance rurale qui ne s'embarrasse plus de la ville pour s'exprimer pleinement.
- 18 À l'échelle de la Catalogne, Puigcerdà occupait les premiers rangs des villes catalanes. En 1719, elle occupe entre la 30<sup>e</sup> et la 40<sup>e</sup> place et se situe, en 1787, au 94<sup>e</sup> rang<sup>50</sup>. La franche dégringolade dans la hiérarchie urbaine catalane de l'époque moderne est ainsi confirmée. Lorsque Puigcerdà stagne ou perd des habitants, la Catalogne littorale connaît de forts taux de croissance<sup>51</sup>. Antoni Simon i Tarrès rappelle que la population catalane double une première fois entre 1497 et 1626, puis une deuxième fois entre 1717 et 1787 et une troisième fois 1787 et 1860<sup>52</sup>. Reus et Cervera, qui avaient une taille comparable à celle de Puigcerdà en 1497 doublent leur population dès 1718, tandis que la capitale cerdane perd 15 % de ses foyers. Puigcerdà fait donc figure de ville oubliée de la croissance démographique, car elle est déconnectée du réseau des petites villes catalanes situées dans l'orbite de Barcelone. La distance joue un rôle<sup>53</sup> ; la frontière l'accentue. Mettant de l'éloignement dans la proximité<sup>54</sup>, celle-ci marginalise considérablement ces villes, comme Perpignan et Puigcerdà, qui avaient su en tirer profit avant que la frontière, anciennement atout, ne devienne une contrainte.
- 19 Cette marginalisation démographique et économique de Puigcerdà s'accompagne enfin d'une contraction de l'espace politique que deux registres de correspondances permettent d'étudier. L'un date du XVI<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'autre du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>.



Ces correspondances sont adressées par le conseil de la ville aux différentes institutions avec qui il est en relation<sup>56</sup>.

- 20 L'objet des correspondances connaît une forte évolution entre le <sup>xvi</sup>e et la première moitié du <sup>xvii</sup>e siècle qui se ressemblent, et le <sup>xviii</sup>e siècle qui se distingue<sup>57</sup>. Dans la première période, l'éventail des sujets traités est large. Il reflète l'importance des pouvoirs et des prérogatives urbaines. Puigcerdà négocie le montant de ses impositions<sup>58</sup>, agit sur les monnaies, participe d'un réseau de ravitaillement interurbain et adopte une attitude bienveillante en ce qui concerne le commerce avec la France, malgré l'état de guerre. Les affaires militaires sont, toutefois, la première préoccupation des lettres échangées : elle constitue de 55 à 65 % des correspondances du <sup>xvi</sup>e au <sup>xvii</sup>e siècle. Elles concernent aussi bien les mouvements de troupes<sup>59</sup> que l'approvisionnement en armes, en munitions et surtout en poudre<sup>60</sup>. Puigcerdà s'occupe aussi des petites histoires qui font les grandes affaires, lorsque les relations entre les deux royaumes sont tendues au point de rompre. Elle endosse, par exemple, le rôle de médiateur pour résoudre le cas d'un curé pris en otage par les Français<sup>61</sup>.
- 21 L'année 1750 présente un tout autre profil. Le nombre de sujets abordés est réduit. La ville n'exerce plus de compétences régaliennes. Ni la défense, ni l'impôt, ni la monnaie, ni le commerce ne sont désormais de son ressort. Elle est déclassée. La ville a perdu son autonomie politique. Dès le milieu du <sup>xvii</sup>e siècle, les armées françaises exigent la liste des « insaculés » susceptibles d'accéder au consulat, pour écarter les personnalités les plus récalcitrantes<sup>62</sup>. Au <sup>xviii</sup>e siècle, la ville est sous la coupe du *corregidor* qui prend ses ordres de l'intendant. Il occupe la place politique laissée par la ville défaite en 1715. Celle-ci doit faire face à un nombre croissant de procès avec ses voisins qui entendent prendre leur revanche. Toutes les possessions extraterritoriales de la ville – canal, forêt, pacages – sont l'objet de procédures qui fragilisent davantage les finances urbaines.
- 22 Mises en espace, les correspondances donnent la mesure de ces mutations (fig. 3). À petite échelle, la permanence de Barcelone comme lieu de pouvoir doit être soulignée. En revanche, Perpignan disparaît de la carte de 1750 et Madrid devient un interlocuteur bien plus éloigné au <sup>xvii</sup>e et au <sup>xviii</sup>e siècle qu'il ne l'était au <sup>xvi</sup>e siècle. Globalement, du <sup>xvii</sup>e au <sup>xviii</sup>e siècle, Puigcerdà est en relation avec moins de correspondants, situés dans un espace plus ramassé. L'éloignement de la ville des centres de pouvoir n'attend donc pas la signature du traité des Pyrénées. Il la précède. À grande échelle, le même phénomène est à l'œuvre de manière encore plus marquée. Au <sup>xvi</sup>e siècle, Puigcerdà est la tête de pont de ce petit réseau de villes pyrénéennes qui tiennent la frontière. Ces relations se dissolvent au <sup>xvii</sup>e siècle. Tandis que ses partenaires se tournent vers Barcelone, la ville est surtout en prise avec les villages voisins de la Cerdagne française et espagnole. Elle a changé de statut. Puigcerdà était une ville ; elle est devenue un petit bourg empêtré dans une série de batailles judiciaires avec ses voisins qui lui contestent sa suprématie locale.

## Conclusion

- 23 La trajectoire de Puigcerdà doit être appréhendée dans la longue durée pour discerner les flexures. Deux périodes bien distinctes se dessinent. Elles sont caractérisées par un assemblage différent de trois éléments structurants : la frontière, la ville et la royauté.

Dans la première période, la monarchie hispanique, en pleine crise de croissance, se repose sur les petites villes frontalières, associées à l'exercice de la souveraineté pour défendre la frontière. Cette participation des villes à la politique royale caractérise les <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Les privilèges en sont l'expression. Localement, ceux-ci prennent la forme d'une domination des territoires ruraux et révèlent un système-ville, où l'importance disproportionnée de la population urbaine attise les tensions.

- 24 Dans la seconde période, et dès la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la relation entre la royauté et les villes se rompt<sup>63</sup>. La frontière, loin d'être une structure froide, se déplace et se réchauffe considérablement avec l'entrée en lice des armées royales et des puissances européennes. Les petites villes, bardées de privilèges, mais défendues par de piètres murailles et de frêles milices ne peuvent plus faire face. Les défaites se succèdent. Les fonctions urbaines sont redéfinies. Elles ne participent plus de l'administration de la zone frontalière. D'acteur, la ville devient témoin. Puigcerdà subit de plein fouet ce déclassement. Son territoire se rétracte. Sa population régresse ou stagne quand celle des autres villes catalanes décolle. Les échanges commerciaux et les revenus de l'élevage lui échappent. Les centres d'impulsion de l'activité économique se sont déplacés. Barcelone et ses satellites montent en puissance. Comme une île à la dérive, Puigcerdà s'éloigne de ces pôles régionaux nés d'un nouvel ordre spatial. Déclassée, la ville est marginalisée, preuve, s'il en est, que l'histoire est aussi chose d'espace et que sa trajectoire démographique est indissociable de son environnement. L'espace n'est pas un concept. Il est la résultante des relations entre différentes entités dont Puigcerdà n'est qu'une composante.

## NOTES

1. . Par exemple, à l'échelle des villes d'Europe : Jan De Vries, *European Urbanisation 1500-1800*, Londres, Methuen, 1984, 398 p., Appendix I : « The Data Base ».
2. . Le recours aux données démographiques pour établir les hiérarchies urbaines a son histoire. En effet, depuis la Révolution, le seuil urbain est défini par la loi. Fixé à 2 000 habitants, il est « mathématique » et emprunte ainsi une forme de rationalité identique à celle qui entendait découper l'espace français en départements parfaitement géométriques et égaux. En cela, l'objectif était de rompre avec l'Ancien Régime et de prendre acte des récentes mutations du tissu urbain. Voir notamment Christine Lamarre, « Aux origines de la définition statistique de la population urbaine en France : le seuil des 2 000 habitants », *Histoire et mesure*, n° 2, 1988, p. 59-72.
3. . Le terme *etic* renvoie à l'utilisation de grilles d'analyse extérieures aux sociétés analysées. Il s'oppose aux conceptions *emics*, utilisées et élaborées par ces mêmes sociétés : Maurice Godelier, « L'occident, miroir brisé. Une évaluation partielle de l'anthropologie sociale assortie de quelques perspectives », *Annales ESC*, 1993, n° 5, p. 1183-1207.
4. . Voir les remarques désormais classiques de Jacques Revel dans la préface de Giovanni Lévi, *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1989, 231 p., p. I-XXXIII.
5. . La bibliographie sur l'idée de déclin est abondante. Voir par exemple : Pedro Sainz y Rodriguez, *La evolución de las ideas sobre la decadencia española : discurso leído en la inauguración del*

curso académico de 1924 a 1925, Madrid, Atlántida, s.d. (ca. 1930), 112 p. ; Ignacio Olagüe, *La decadencia española*, Madrid, Mayfe, 1950-1951, 4 t. ; Henry Kamen, *Del imperio a la decadencia : los mitos que forjaron la España moderna*, Madrid, Temas de hoy, coll. « historia », 2006, 336 p.

6. . Par exemple : Josep Iglésies, *El fogatge de 1497 : estudi i transcripció*, Barcelone, Dalmau-Fundacio Salvador Vives i Casajuana, 2 vol., 1991, 410 p. et 378 p. ; id., *El fogatge de 1553 (estudi i transcripció)*, Barcelone, Fundació Salvador Vives i Casajuana, 2 vol., 1979, 512 p. et 560 p. ; id., *Estadístiques de població a Catalunya, el primer vicenni del segle XVIII*, Barcelone, Fundació Salvador Vives i Casajuana, 3 vol., 1974, 506 p., 506 p. et 432 p. ; id., *El cens del comte de Floridablanca. Part de Catalunya*, Barcelone, Fundacio Salvador Vives i Casajuana, 2 vol., 1969-1970, 614 p. et 571 p. ; Joan Peytaví Deixona, *Catalans i occitans a la Catalunya moderna (Comtats de Rosselló i Cerdanya, s. XVI-XVII). Presentació històrica i transcripció del fogatge català de 1553, del registre de la taxa de Batalló de 1643 i les dues llistes de 1542-1543 i 1637, a la zona de Catalunya del Nord*, Barcelone, Òmnium cultural, 2 t., 421 p. et 443 p. ; le cens de 1595 est publié par Antoni Simon Tarrès, *La població catalana a l'edat moderna. Deu estudis*, recueil d'articles, Bellaterra, UAB, 1996, 245 p.

7. . Voir par exemple : Josep Iglésies, « Com feia un fogatge », *VIII Assemblea Intercomarcal d'estudis* (Montblanc-Granollers, 1966), Montblanc, Éd. Montblanc, 1967, p. 75-94 ; Pere Orti i Gost, « Una primera aproximació als fogatges catalans de la dècada 1360 », *Anuario de Estudios Medievales*, 29, 1999, p. 747-773 et l'appréciable synthèse de Gaspar Feliu, « La demografia baixmedieval catalana : estat de la qüestió i propostes de futur », *Revista d'Història Medieval*, 10, 1999, p. 13-43.

8. . Albert Garcia Espuche, *Un siglo decisivo. Barcelona y Cataluña, 1550-1640*, Madrid, Alianza, 1998, 511 p.

9. . Galceran Vigué Salvador (éd.), *Dietari de la fidelíssima vila de Puigcerdà. Transcripció literal del text i comentari original*, Barcelone, Fundacio Salvador Vives i Casajuana, 1977, 197 p., « ben edificada de carrers, iglesies y monestirs plasses y altres embelliments, rodona y ben murada [...] més principal de Catalunya apres de Perpinyà », p. 58. Cette chronique urbaine est une construction, elle met en scène les événements de l'histoire de Puigcerdà entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle ; c'est aussi une reconstruction, qui réutilise et réinvente l'histoire de la ville de ses origines au XVI<sup>e</sup> siècle, en puisant dans le fonds des privilèges pour défendre la position de Puigcerdà et ses prétentions.

10. . Daniel Coulon, *Barcelone et le commerce d'Orient au Moyen Âge. Un siècle de relations avec l'Égypte et la Syrie Palestine (ca. 1330 - ca. 1430)*, Madrid, Casa de Velazquez, 2005, 934 p., p. 320 sq. ; Mario Del Treppo, *Els mercaders catalans i l'expansió de la corona catalano-aragonesa al segle XV*, 1972, trad. cat. Barcelone, Curial, « Documents de cultura », 1976, 575 p. insiste aussi sur l'importance de l'axe nord-sud avec Puigcerdà et Perpignan comme plaques tournantes (p. 235). Le rôle consommateur/transformateur de Barcelone est aussi souligné (p. 148 : exportation des peaux de Cerdagne à Barcelone).

11. . Jordi Bolòs, « Producció artesanal i espai urbà a Lérida als segles XIV i XV », dans *El Món urbà a la corona d'Aragó del 1137 als decrets de Nova Planta*, actes du XVII<sup>e</sup> congrès d'histoire de la Couronne d'Aragon, Barcelone-Lérida, 7-12 septembre 2000, Barcelone, UAB, 2003, vol. 1, p. 241-252 ; cette proportion s'élève à 45 % pour la ville de Lérida en 1429. Voir les tableaux p. 249-250.

12. . Voir les remarques et les comparaisons établies par Chris Wickham, *Communautés et clientèles en Toscane au XII<sup>e</sup> siècle*, trad. fr, Caen, Association d'histoire des sociétés rurales, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale », n° 2, 2000, 303 p., p. 23 ; Sylvie Caucanas, « À propos des baux à cheptel. Gasailles et arègues en pays d'Aude (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », *Histoire et sociétés rurales*, n° 23, 2005, p. 205-216, p. 206 ; Roland Viader conduit une analyse comparée, particulièrement serrée et fructueuse, de la question : *L'Andorre du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle. Montagne, féodalité et communautés*, Toulouse, PUM, coll. « Tempus », 2003, 440 p., plus particulièrement p. 179-189.

13. . Voir : Marc Conesa, Mélanie Le Couédic, Élisabeth Bille et Carine Calastrenc, « Essai de modélisation spatiale d'une source notariale. Les contrats de *parceries* et leurs dynamiques

(Cerdagne, Pyrénées de l'Est, XIII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècle) », RTP MoDyS, 2007, [http://www.univ-tours.fr/isa/modys/download/rd06\\_conesa.pdf](http://www.univ-tours.fr/isa/modys/download/rd06_conesa.pdf).

14. . Le système politique catalan du XVI<sup>e</sup> siècle est à plusieurs étages. Il participe d'une monarchie composite. Le comte de Barcelone, qui est aussi roi d'Aragon, de Castille, de León et d'autres territoires réunit périodiquement les *corts*, qui constituent une assemblée des trois états ou des trois bras (*braç*) : la noblesse, le clergé et les villes. Ses compétences sont fiscales et juridiques. Les villes qui obtiennent du roi le privilège d'envoyer des députés (*diputats*) peuvent être réunies dans une assemblée restreinte pour octroyer des subsides extraordinaires. À côté de cette organisation politique existe la *Diputació*. Elle est l'organe politique permanent des villes royales. Elle est notamment composée d'une organisation fiscale, la *Generalitat*, chargée de collecter des taxes pour le fonctionnement de la *Diputació* et pour honorer les sommes octroyées au roi. En s'adressant au roi, les recours expédiés par les villes ou les particuliers créent un espace de négociation qui s'appuie sur une culture fiscale et politique qui s'est affirmée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle participe de l'idée, politiquement structurante, du consentement à l'impôt qui légitime à la fois le roi et ses sujets. Le premier justifie les subsides demandés en raison de leur utilité pour une politique présentée comme juste et nécessaire au royaume et à la défense de la foi. Les seconds signifient par l'impôt leur appartenance au royaume et leur fidélité au roi. Les contribuables se présentent en fidèles vassaux et leurs suppliques prennent la forme du devoir de conseil qui règle la relation féodo-vassalique. Celle-ci demeure puissante dans l'imaginaire politique de la monarchie hispanique. Elle en constitue le ciment et l'horizon transcendantal qui associe, par la médiation de l'impôt, le roi et ses sujets. Le recours n'est donc pas perçu comme une contestation, il apparaît au contraire légitime. Les acteurs ne sont pas pour autant prisonniers de cette rhétorique bien huilée qu'ils emploient et manipulent à souhait. Miquel Pérez Latre, *Entre el rei i la terra : el poder polític a Catalunya al segle XVI*, Vic, Eumo Editorial, coll. « Referències », n° 38, 2004, 320 p. ; Eva Serra i Puig, « Ciutats i viles catalanes (1563-1632) : entorn de la força municipal parlamentària », dans *El món urbà a la corona d'Aragó del 1137 als decrets de Nova Planta*, Actes du XVII<sup>e</sup> congrès d'histoire de la Couronne d'Aragon, Barcelone-Poblet-Lérida, 7-12 décembre 2000, Barcelone, UAB, 2003, vol. 3, 1100 p., p. 873-900 ; José-Javier Ruiz Ibáñez, « Logiques et espaces de la négociation fiscale dans la monarchie espagnole (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles) », dans Anne Dubet (éd.), *Les finances royales dans la monarchie espagnole (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2008, p. 245-257.

15. . Les privilèges de Puigcerdà constituent un terrain d'observation de ces marchandages. Au nombre de 116, ils ont été édités. Nous ferons référence à cette édition dans le cadre de cette étude, bien que de nouveaux documents aient été récemment découverts : Sebastià Bosom i Isern et Suzanna Vela i Palomares, *Llibre de privilegis de la vila de Puigcerdà*, Barcelone, Fundació Noguera, 2007, 465 p., n° 68.

16. . Suzanna Vela i Palomares, *Llibre de privilegis*, op. cit., n° 112 (1513).

17. . Voir Marc Conesa, « À l'ombre des monarchies : milice urbaine et milice paysanne dans un pays de la frontière pyrénéenne (Cerdagne XIV<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle) », dans *Actes du colloque du CTHS « Faire la guerre, faire la paix » (Perpignan, mai 2011)*, Paris, CTHS, à paraître ; voir aussi Gaetano Sabatini et Valentina Favaro, « Frontières externes, frontières internes. Implications politiques et sociales de l'institution des milices territoriales dans les royaumes de Naples et de Sicile (XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècle) », dans Michel Bertrand et Natividad Planas (dir.), *Les sociétés de frontière, de la Méditerranée à l'Atlantique (XVI<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècle)*, Madrid, Casa de Velasquez, 2011, 414 p., p. 177-191.

18. . Suzanna Vela i Palomares, *Llibre de privilegis*, op. cit., n° 19 (1292) : Jaume II ordonne que la ville soit fortifiée avec murs, tours, bastions, barbacane sans qu'aucune partie ne puisse être vendue ou concédée en emphytéose par la communauté qui doit en conserver la pleine propriété.

19. . Suzanna Vela i Palomares, *Llibre de privilegis*, op. cit., n° 18 (1291).

20. . *Ibid.*, n° 83 (1387).

21. . *Ibid.*, n° 112 (1513) : « *pagesos, axí reals com de barons de dita terra de Cerdanya sian forsats en temps de guerra en temps de pau de participar a les despeses de reparament de murallas y de aposentos* ».
22. . La chronique des conflits et des affrontements aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles est la suivante : Galceran Vigué Salvador (éd.), *Dietari...*, op. cit. : 1474 ; 1496 ; 1511 ; 1522 ; 1540 ; 1544 ; 1577 ; 1583 ; 1598 ; 1588. Les Français assimilés aux *urgonaus* gagnent la Cerdagne et s'ils l'emportent, c'est toujours au bénéfice de la trahison. Il est nécessaire de compléter le tableau des heurts de guerre par les entreprises des *banderas*, qui officient en 1570, 1583, 1588 et finalement pour la dernière mention en 1616 (p. 85).
23. . Salvador Galceran Vigué (éd.), *Dietari...*, op. cit., f. 9 v. : « *L'any MDXI, en lo mes de Setembre entraren en Cerdanya tres mil francesos qui venien de navarra y vingueren fins al hostal de camagros, prop del hostal de la morera y los de la vila y resisteren valerosament yls escaramusaren y mataren alguns y així sen tornaren sens fer altre dany* ».
24. . Philippe Jansen, *Démographie et société dans les Marches à la fin du Moyen Âge. Macerata aux <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècles*, Rome, École Française de Rome, 2001, 756 p., p. 313 sq.
25. . Florence ou Volterra en Toscane concentrent de 30 % pour la première à 77 % pour la seconde de la population de leur *contado* respectif, avant de se dégonfler brutalement au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle : Charles.-M. de la Roncière, « L'approvisionnement des villes italiennes au Moyen Âge », dossier thématique *L'approvisionnement des villes d'Europe occidentales du Moyen Âge aux Temps Modernes*, Actes du cinquième colloque de Flaran (septembre 1983), 1985, p. 33-51 ; en Europe du Nord, la proportion de la population urbaine est tout aussi considérable, elle atteint 45 % en Hollande en 1514 et 59 % dans la région de Zutphen entre 1470 et 1498 : Raymond Van Uytven, « L'approvisionnement des villes des anciens Pays-Bas au Moyen Âge », *ibid.*, p. 75-116. Le point essentiel est que toutes ces villes s'effondrent au bas Moyen Âge et ne se relèvent que partiellement. Il y a bien un changement profond du rapport à l'espace, à la rupture du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> - <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle.
26. . Pour Charles Higounet, il constitue même « l'un des phénomènes les plus importants du problème géohistorique de tous les temps », « Avant-Propos », *ibid.*, p. 7-8.
27. . Adrien Maurice de Noailles (1678-1766) devient gouverneur du Roussillon en 1698, et s'illustre pendant la guerre de Succession d'Espagne.
28. . Galceran Vigué Salvador (éd.), *Dietari...*, op. cit., hiatus entre 1701 (ouverture et fermeture des *corts* de 1701, f. 100 v.) et 1712 (nouvelle mesure du blé et nouvelle autorisation d'exercer du *mostasaf* en 1712, f. 101 r.).
29. . Cette institution « éclairée » est fondée en 1777. Elle vise à réformer la campagne pour promouvoir la ville. Dans cette perspective, elle dénonce la concurrence déloyale de la France qui use de la contrebande pour exploiter la Cerdagne espagnole. Francisco de Zamora se fait l'écho de ces griefs. Les réponses à son questionnaire sont éditées, avec plusieurs autres pièces documentaires de différents auteurs, dans Salvador Vigo et Xavier Puig (éd.), *La Cerdanya de finals de segle XVIII vista per Francisco de Zamora*, Tremp, Garsineu, 1999, 183 p., en particulier ici p. 54 ; voir aussi Peter Sahlins, *Frontières et identités nationales. La France et l'Espagne dans les Pyrénées depuis le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle* (trad. fr. de sa thèse soutenue à Princeton en 1986), Paris, Belin, 1996, 415 p., p. 150-152 ; sur les *sociedades*, voir Marc Marti, *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1997, 332 p., en particulier chapitre 5 : « La campagne vue de la ville : les Sociétés Économiques ».
30. . Voir « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson, adressé al senyor Intendent de l'exèrcit de Catalunya, baró de la Linde », dans Salvador Vigo et Xavier Puig (éd.), *La Cerdanya...*, op. cit., p. 101-126, (v. 1780).
31. . Voir « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », dans Salvador Vigo et Xavier Puig (éd.), *La Cerdanya...*, op. cit., p. 69-98 (v. 1770).
32. . Voir Anne Dubet, *Réformer les finances espagnoles au Siècle d'or. Le projet Valle de la Cerda*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, « Histoires croisées », 2000, 381 p. Pour le

xviii<sup>e</sup> siècle, le procédé ne s'est pas tari, mais l'étiquette a changé : pour l'essentiel, les donneurs d'avis, d'informes, de requêtes sont confondus avec les *Illustrados*, particulièrement à partir du règne de Carlos III.

33. . « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 69.

34. . « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., p. 101 ; trad. : « *Es constante y positivo que en los siglos anteriores florecieron en esta villa y pueblos de su partido, fábricas de lana en tanto número y perfección que formaban un ramo de industria muy considerable, con que se mantenía un comercio floreciente en las escalas de Levante* ».

35. . Josep de Cruïllas insiste sur « *las primeras conquistas de la América en que, o por la casualidad del descubrimiento de unos nuevos tesoros, o por la transmigración de tantas personas, que abandonando sus casas y suelo patria, atrajo est hallazgo* » (Les premières conquêtes de l'Amérique, soit par la découverte de nouveaux trésors, soit par l'émigration de nombreuses personnes abandonnant leurs maisons, sol et patrie, suscitèrent l'intérêt), « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 72. Pour Thomas Bresson « *la decadencia de todas ellas coincide como las demás de estos reinos con el descubrimiento de las Indias [...] [y] la transmigración de tantos españoles como pasaron a la América y la abundancia de tesoros que han venido de ella han sido las principales causas del daño y de la pérdida de la industria de España* » (La décadence de toutes coïncide comme dans les autres royaumes avec la découverte des Indes. L'émigration de nombreux Espagnols qui partirent en Amérique, et l'abondance des trésors qui en ont été tirés ont été les principales causes des dommages et des pertes de l'industrie en Espagne), « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., p. 101.

36. . Le mémoire du *corregidor* de Puigcerdà (« Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., p. 103) entend ainsi identifier les « *sucesos que han causado el exterminio de las antiguas fábricas de la Villa de Puigcerdà y pueblos de su partido, con la de los medios y providencias que verosíblemente, producirían su restablecimiento y la riqueza y prosperidad del país* » (les événements qui ont causé la destruction des anciennes fabriques de la ville de Puigcerdà et des villages des alentours, avec les moyens et les mesures qui permettraient son rétablissement et la richesse et la prospérité du pays).

37. . Marc Marti, *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières*, op. cit., fait une remarque semblable p. 155 : « l'agriculture et la campagne sont homogénéisées par l'intellectualisation ».

38. . Voir les causes explicitées par Adriano Gutiérrez Alonso, *Estudio sobre la decadencia de Castilla ...*, op. cit., en particulier p. 127 sq. ; voir aussi José-Ignacio Fortea Perez, « Les villes de la Couronne de Castille sous l'Ancien Régime », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 41-42, 1994, p. 290-312.

39. . Sur le thème de la formation des élites en Espagne : Maria-de-los-Angeles Sobaler Seco, *Los colegiales mayores de Santa Cruz (1484-1670) : una elite de poder*, Valladolid, Junta de Castilla y León, Consejería de cultura y bienestar social, « Estudios de historia », 1987, 252 p. ; *La culture des élites espagnoles à l'époque moderne*, Actes du colloque de Bordeaux (18-20 mai 1995), Bordeaux, Université Michel de Montaigne, Institut d'études ibériques et ibéro-américaines, 1996, numéro spécial, *Bulletin hispanique*, n° 97, jan.-juin 1995, 442 p.

40. . Ces sources puisent autant aux œuvres économiques, philosophiques qu'agronomiques. Par œuvre étudiée : « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 75 : Josep-Antoni Valcárcel, *Agricultura General y Gobierno de la casa de campo : En que por estenso se trata de todos los bienes del Campo, con los nuevos descubrimientos, y métodos de cultivo para la multiplicación de los granos ; y el aumento en la cría de Ganados, y en lo demás dependiente de una Casa de Campo ; todo con especiales avisos e instrucciones*, Valence, Joseph Estevan Dolz, 1765, 10 vol. ; Henri-Louis Duhamel-Dumonceau, membre et auteur prolifique de l'Académie des Sciences de Paris, est également abondamment cité, notamment à propos de ses travaux sur les qualités du sol, de même que Samuel von Pufendorf, juriste et philosophe du droit naturel, assoit la redéfinition restreinte de la propriété ainsi que Bernardo Ward, *Proyecto Economico, en que se proponen varias providencias*,

*dirigidas á promover los intereses de España, con los medios y fondos necesarios para su plantificacion : Escrito en el Año de 1762, Madrid, D. Joachin Ibarra, 1779, de même que Jeronimo Uztáriz, Teoría y práctica de comercio y marina, Madrid, 1724.*

41. . De nombreux travaux éclairent les différentes facettes d'un réseau très ramifié à travers les pays européens. Le point de départ pour étudier cette question pourrait être constitué par la troisième partie (« La physiocratie et sa destinée ») de Pierre de Saint Jacob, *Les paysans de la Bourgogne du nord au dernier siècle de l'Ancien Régime*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale » n° 1, 1960, 643 p. (rééd. Rennes, Association d'histoire des sociétés rurales, 1995). D'autres travaux permettent de saisir par bribes ce puissant courant idéologique : Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001, 348 p. ; Georges Weulersse, *La physiocratie à l'aube de la Révolution, 1781-1792*, (1910), rééd. Paris, ÉHESS, 1985, 454 p. ; pour l'Espagne : Ernest Lluch et Lluís Argemí (éd.), *Agronomia y fisiocracia en España (1750-1820)*, Valence, Institució Valenciana d'Estudis i Investigació, coll. « Estudios Universitarios » n° 11, 1985, 215 p., mais la Catalogne demeure un angle mort que la récente édition d'Emili Giralt i Raventós (dir.), *Història agrària dels Països catalans*, vol. III, *Edat Moderna* (Eva Serra coord.), Barcelone, Universitats dels Països Catalans, 2008, 630 p., ne comble pas tout à fait.

42. . « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas » et « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., respectivement p. 75-76 et p. 104-105.

43. . « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 76.

44. . *Ibid.*, p. 77 ; « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., p. 111.

45. . « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 81 et 86 ; « Informe del corregidor de Puigcerdà, Thomas Bresson... », art. cit., p. 105 et 110.

46. . « Informe del benedictí dom Josep de Cruïllas », art. cit., p. 90 sq.

47. . Ce point a été développé par ailleurs : Marc Conesa, « Muntanya a la venda ! A l'entorn de 1715 cap a l'est del Pirineu : el Carlit, el veguer i la frontera », *Afers, fulls de recerca i pensament*, n° 58, 2007, p. 693-714.

48. . Gilbert Buti, « Ville maritime sans port, ports éphémères et poussière portuaire. Le golfe de Fréjus aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Rives Méditerranéennes*, n° 35, 2010, p. 14.

49. . Marc Conesa, *D'herbe, de terre et de sang. La Cerdagne du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, coll. « Études », 2012, 560 p., p. 126-128. Les sources sont constituées d'une part de recensements urbains entre le XIV<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle et d'autre part de centaines de contrats de mariages.

50. . D'après les sources publiées par Joseph Iglésies (voir note 6).

51. . Josep Iglésies, *El cens de Floridablanca*, op. cit., p. 15 ; une réévaluation a été faite par Llorenç Ferrer i Alòs, « Una revisió del creixement demogràfic de Catalunya en el segle XVIII a partir dels registres parroquials », *Estudis d'història agrària*, n° 20, 2007, p. 17-68 ; pour la période de la fin du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : Socorro Sancho Valverde, « Dynamique démographique et différenciation territoriale en Catalogne, 1787 et 1860 », *Annales de démographie historique*, n° 136, 1998, IV+ 27 p., <http://www.ced.uab.es/publicacions/PapersPDF/Text136.pdf>.

52. . Antoni Simon i Tarrés, *La població catalana a l'època moderna...*, op. cit.

53. . L'analyse des évolutions démographiques a été croisée avec la distance au plus proche voisin d'une agglomération de taille équivalente ou supérieure. Le résultat est éloquent. Plus une ville est éloignée d'une autre agglomération, moins sa croissance démographique est importante. Voir Marc Conesa, *D'herbe, de terre et de sang...*, op. cit., p. 525.

54. . Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

55. . L'exhaustivité n'est pas recherchée. Trois coupes ont été réalisées. La première couvre le XVI<sup>e</sup> siècle, la seconde la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et la troisième s'arrête sur la seule année

1750. Le corpus réunit 211 documents. Il est sans doute insuffisant, d'autant plus qu'il est inégalement réparti entre les périodes : la première en compte 97, la seconde 64 et la dernière 50.

56. . L'idée d'appréhender ce type de sources dans une perspective spatiale doit beaucoup au travail de Jean-Loup Abbé et Vincent Challet, « Du territoire à la viguerie : espaces construits et espaces vécus à Saint-Guilhem-le-Désert à la fin du Moyen Âge », *Annales du Midi*, t. 119, n° 260, 2007, p. 509-532.

57. . Faire la typologie de l'objet des correspondances est une démarche réductrice. Chaque missive est composée de non-dits, de silences et de menaces à demi-mot qu'aucune grille analytique ne pourrait totalement décomposer.

58. . Arxiu Comarcal de Cerdanya (Puigcerdà) (désormais : ACCE), correspondance, lettre n° 51 (1598) adressée au roi pour la diminution de ses impositions, envoi d'un procureur à Madrid en ce sens (n° 55), il succède à un autre négociateur envoyé en 1525 (n° 72) qui informe le conseil de la ville de ses difficultés.

59. . ACCE, correspondances, n° 25 à n° 30 (1597) : « Informacio sobre 3 000 francesos en Rossello, prop de Perpinyà ».

60. . ACCE, correspondances, n° 1-2 (1597-1624) ; n° 61-62 (1598).

61. . ACCE, correspondances, n° 3 (1597).

62. . ACCE, correspondances, n° 149 (1653).

63. . Pour John-Huxtable Elliott, l'année 1599 constitue l'un des points d'ancrage de la désunion entre la monarchie hispanique et la Catalogne : *The revolt of the Catalans. A study in the Decline of Spain 1598-1640*, Cambridge, Cambridge University Press, 1963, rééd. 1984, 648 p., p. 99 sq.

## RÉSUMÉS

L'objectif de cet article est l'étude d'un déclassement urbain dans l'espace frontalier pyrénéen de l'époque moderne. Il concerne la ville de Puigcerdà, qui subit une dégradation de sa situation politique, économique et démographique au cours de l'époque moderne. Si les facteurs sont multiples, c'est avant tout le changement de contexte politique et de fonctionnement des territoires frontaliers qui est mis en évidence.

This paper studies the Pyrenees border town of Puigcerdà during the early modern period as it underwent political, economic and demographic decline. The principal explanation for this process were alterations in the political context and in the administration of border territories.

## INDEX

**Mots-clés** : petite ville, frontière, Époque moderne, changement spatial, Espagne-Catalogne, Pyrénées

**Keywords** : towns, borders, early modern history, spatial change, Spain, Catalonia, Pyrenees



## AUTEUR

### MARC CONESA

Maître de conférences en histoire moderne, et membre du laboratoire C.R.I.S.E.S. (EA 4424) à l'université de Montpellier III. Ses travaux portent sur l'étude des constructions territoriales entre plaine et montagne sur le pourtour méditerranéen. Il est l'auteur de *D'herbe, de terre et de sang. La Cerdagne du xive au xixe siècle* (Perpignan, 2012).